

ETC



La maïeutique du corps Rencontre avec Orlan

Maxime Coulombe

Numéro 60, décembre 2002, janvier–février 2003

Poïétique de l'urgence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35304ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (2002). La maïeutique du corps : rencontre avec Orlan. *ETC*, (60), 11–16.



ACTUALITÉS/DÉBATS

Paris

LA MAÏEUTIQUE DU CORPS : RENCONTRE AVEC ORLAN

« La modification corporelle est une limite symbolique dessinée sur la peau, elle fixe une butée dans la recherche de signification et d'identité, elle est une sorte de signature de soi par laquelle l'individu s'affirme dans une identité choisie. »

David Le Breton, *Signes d'identité :*

Tatouages, piercings et autres marques corporelles.

Depuis plus de trois décennies, le travail d'Orlan aspire à libérer le corps des contraintes l'entourant. Du « baiser de l'artiste » de 1977, qui se voulait l'expression du droit des femmes à disposer de leur corps, aux *Self-Hybridations* des années 2000, proposant un être humain libre de se donner forme à sa guise, une même trame articule le projet artistique d'Orlan. Exprimée différemment selon les périodes, au fil des mouvances et des questionnements sociaux, la volonté de celle-ci a toujours été de montrer, à travers une production artistique certes troublante et inconfortable – de son propre aveu –, que nombre de nos schèmes de pensée et comportements, perçus comme des fatalités, se devaient d'être remis en question.

Or, à l'aune des développements techno-scientifiques, cette volonté de libération du corps prit dans les années 90 une tournure pour le moins dramatique : celle d'un affranchissement des contraintes biologiques du corps. Celui-ci, pour Orlan, était désormais obsolète. On connaît les fortes réactions publiques, voire médiatiques, s'étant exprimées à la suite des modifications corporelles de cette dernière durant les années 1990-1994. Réactions autour de la série d'opérations *La Réincarnation de Sainte-Orlan*, et plus parti-

culièrement à propos d'*Omniprésence*, septième de ces opérations. À cette occasion, Orlan se fit poser, au-dessus des arcades sourcilières, deux implants en forme de bosses, modifiant de manière permanente son identité et l'inscrivant en faux par rapport aux canons de l'esthétique traditionnelle. L'indignation soulevée par cette opération n'est d'ailleurs pas sans montrer à quel point Orlan touchait une corde sensible, un lieu hautement investi de signification et d'affects : la chair.

Poursuivant sa connivence avec les nouvelles technologies, Orlan tend aujourd'hui à mettre en scène, cette fois-ci virtuellement, son visage hors normes. Les *Self-Hybridations*, nées de cette nouvelle démarche, se révèlent être des images et des sculptures hybrides, fusion du visage d'Orlan et de traits considérés comme beaux dans l'histoire des cultures africaine et précolombienne. Ces sculptures et ces images se veulent autant de façons de s'affranchir des contingences biologiques de l'identité et de proposer de nouveaux critères de beauté : toutes formes esthétiques, actuelles ou passées, occidentales ou non, s'équivalent.

À l'heure où Orlan s'engage dans une réutilisation de son image, à l'heure où, comme par un tour de spirale, elle regarde le travail déjà effectué tout en poursuivant peut-être plus radicalement encore cet abandon du corps, nous avons voulu l'interroger sur cette notion de corps obsolète. Constaté quels liens sont à tisser avec sa production antérieure. Quelles nouvelles inflexions sont à pressentir pour le futur. Quelles limites encore à repousser...

Maxime Coulombe : *Lorsqu'on examine votre production artistique depuis les années 60, il apparaît que vous avez toujours voulu libérer le corps des con-*



Orlan, *STATUT 300*, 2000
Sculpture Nuna Burkina Faso avec scarifications
et corps de femme riante eurostéphanoise
avec bosses facio-temporales, 2000
Moulage en résine Fabrication Romain
pour Plastic Studio; 1,80 m x 1 m
(socle en plexiglass transparent : 1,50 m x 3)
Exemplaire unique.



traintes l'entourant : que ce soit le libérer de la morale judéo-chrétienne qui voit le plaisir comme un vice, ou le libérer des diktats de critères esthétiques mortifères et trop souvent masculins. Or, vous affirmez maintenant dans vos Interventions¹, et cette notion était d'ailleurs déjà présente dans votre Manifeste de l'art charnel, que le corps est obsolète. Il semble donc, paradoxalement, que la dernière étape de la libération du corps soit pour vous une libération de ses propres contraintes. Quel est donc ce corps obsolète ?

Orlan : L'obsolescence du corps, Stelarc et moi en avons parlé en même temps, au même moment, et nous nous sommes retrouvés sur cette même idée. Effectivement, et j'aborde cet aspect dans mes conférences, notre corps n'est, entre autres, pas fait pour la vitesse, n'est pas fait pour parler plusieurs langues. Les êtres humains sont aussi profondément marqués par le lieu géographique dans lequel ils sont nés. Beaucoup de choses, dans notre corps, ne nous servent plus, nous servent mal, ou pourraient mieux nous servir en étant mieux pensées. On vient de découvrir, par exemple, les gènes qui programment la mort des cellules. Je pense qu'on est à une période charnière pour laquelle nous ne sommes pas encore prêts. De grands changements vont survenir en médecine. Je suis toujours amusée par les efforts faits par des gens qui désirent freiner les recherches sur le clonage, sur les manipulations génétiques, etc. C'est absolument dérisoire; ces changements sont inéluctables. Ils se feront de toute manière. Le corps n'est plus en phase. Le singe, ce que nous sommes et ce que nous allons devenir, doivent être vus comme des étapes successives. Pour le moment, nous sommes dans cette transition entre un être humain tel qu'il est, et son passage à un être qui serait plus en phase avec, par exemple, les voyages interstellaires, un être qui aurait un corps jouant d'autres fonctionnalités, avec d'autres forces. L'obsolescence du corps ne veut pas dire que l'on va perdre le corps : il va muter, se transformer. Il va jouer une autre carte. Tout cela doit être vu comme une évolution logique. Si le corps est obsolète, cela veut dire que nos manières de penser sont tout aussi obsolètes. Mais finalement, elles l'ont toujours été. On a beaucoup de mal à se projeter dans le très grand et dans le très petit. Par exemple, en tant qu'être humain ayant conscience de la mort, on doit prendre conscience que l'on est, à

partir d'une certaine époque en tout cas, non pas une petite boule de terre qui serait isolée dans l'univers, mais au milieu de beaucoup d'autres systèmes. On n'a même pas les outils intellectuels, même pas l'imaginaire pour arriver à comprendre notre rapport avec une cellule, avec un neurone, avec un gène. On ne peut pas arriver à visualiser quelque chose qui aurait à voir avec cette petitesse-là. Tout comme nous n'avons pas de mesures pour arriver à rendre compte de ce qu'est un million d'années-lumières. On est déjà obsolète, parce qu'on ne peut même pas avoir l'imaginaire de tout cela, et depuis déjà, très longtemps.

M. C. : Prenons, par exemple, la notion de douleur. Vous utilisez de la médication lors de vos opérations, vous valorisez, dans votre manifeste, l'utilisation de la morphine et vous critiquez la notion de douleur. Cette douleur doit-elle être vue comme un exemple de cette obsolescence du corps ?

Orlan : Non. Je ne reproche pas au corps d'être sensible à la douleur, je reproche plutôt à notre société, et d'une manière générale aux religions, l'idée que souffrir soit prestigieux. Je suis contre l'idée que la souffrance et la douleur, non seulement en Occident, mais même dans d'autres cultures, soient vues comme une forme de purification et de rédemption. Or, la souffrance est intéressante comme moyen de nous alerter. À la limite, on pourrait avoir une lumière rouge. Avoir mal pour nous dire qu'il y a un problème technique en train de se produire dans notre corps est intéressant. Mais, par contre, ne pas donner les médicaments qui enlèvent la conscience de cette douleur alors même que le corps souffre est tout autre chose. Je regrette qu'on ait encore dans la tête, dans les équipes médicales, que le corps doive souffrir. Que pour la moindre opération, la moindre piqûre, pour tous les petits gestes qui font mal, on ne vous offre pas la pharmacopée nécessaire. Par exemple, après une opération, on ne donne pas de morphine parce qu'on croit que les gens doivent souffrir. On pourrait vous fournir tous les médicaments pour éviter la souffrance mais on ne le fait pas.

M. C. : Que ce soit à propos de l'obsolescence du corps ou de la libération des contraintes sociales l'entourant, comme dans le cas de la douleur, ne s'agit-il pas de différentes modalités de cette lutte contre l'idée d'un corps perçu comme destin ?



Orlan, *African 01*, 2000. Statuaire flé et visage de femme euro-forézienne aux gants avec bossés facio-temporales. Photographie numérique sur papier photographique. * Picto * Lyon. Traitement numérique : Jean-Michel Cambilhou pour * Janvier * de * Janvier *, Paris, 125 x 156 cm. Crédit photographique : François Guesnet pour la photo de la femme Ndebelé.

Orlan, *African 1*, 2000. Masque Pounu Gabon-Congo et visage de femme euro-stéphanoise. Photographie numérique sur papier photographique. * Picto * Lyon. Traitement numérique : Jean-Michel Cambilhou pour * Janvier * de * Janvier *, Paris, 125 x 156 cm. 5 exemplaires.

Orlan : Pour moi, je souhaiterais vraiment que le corps soit un costume. Quelque chose qui ne soit pas définitif. Mais, comme nous dit la religion judéo-chrétienne, il faut assumer, il faut accepter. Il faut assumer le nom qu'on nous a donné et donc assumer nos parents : assumer leur bon et leur mauvais goût, leur détermination à nous appeler d'un nom. Ce sont des marques de fabrique, d'obligation et pourtant, on n'arrive absolument pas à les dépasser. On a l'impression que si on les fait bouger, si on les secoue, le ciel va tout à coup nous tomber sur la tête. Alors que ce n'est pas vrai. On doit s'apercevoir qu'on peut avoir un autre corps, autrement. Vous parliez d'identité, moi, je ne suis pas pour l'identité définie, mais je suis pour des identités nomades, mutantes, mouvantes, différentes en fait. C'est là, il me semble, que notre temps s'inscrit. On est dans une prison dont on doit essayer perpétuellement de faire bouger les barreaux, mais on y arrive pas encore suffisamment. Les moyens de notre temps ne sont pas encore suffisants pour qu'en avalant une pilule, nos yeux deviennent verts, ou bleus ou noirs.

M. C. : De toute évidence, cette mouvance de l'identité forcera à reconsidérer la définition même de l'identité, celle-ci ne pouvant plus tabler sur l'identique ou sur la notion de stabilité à travers le temps. Toutefois, cette volonté de contrôler notre identité, même nomade, par le biais du corps, n'échoue-t-elle pas devant l'Autre qui nous juge et nous sanctionne dans une identité ?

Orlan : Le regard de l'autre joue toujours, forcément. C'est le regard de la mère qui construit l'enfant et toutes les civilisations ont voulu fabriquer les corps. Toutes les fois où l'on dit : « je veux, j'aime, je désire », ce « je » que l'on croit le plus profond et fondant notre identité crée l'impression que l'on est au cœur de son moi profond. Et en fait, bien des personnes sont conscientes que tous ces « je veux, j'aime, je désire » sont en fonction de modèles qu'on nous a présentés. Mais il me semble qu'à partir d'une certaine maturité personnelle, d'une certaine connaissance de soi-même, on doit pouvoir déterminer qui nous sommes et ne plus être ébranlés par le regard de l'autre. C'est ce que j'ai essayé de faire. Parce que si on me décrit comme une femme qui a deux bosses sur la tête, immédiatement, on peut m'imaginer comme un mons-

tre imbaissable. Alors que, si on me voit, c'est différent. J'ai aussi voulu montrer que la beauté peut prendre des apparences qui ne sont pas réputées belles. Cette idée est vraiment très importante pour moi, c'est la raison pour laquelle j'ai créé les œuvres photos numériques des séries *Self-Hybridations* précolombiennes ou africaines. J'ai un cahier des charges, avec le technicien, le graphiste et moi-même, qui vise à faire des personnages dont les apparences physiques ne sont pas réputées comme belles pour notre temps, mais où les personnages ont l'air réflexifs, humains, intelligents, avec la joie de vivre. Des êtres humains qui n'ont rien à voir avec ceux qu'on fabrique dans les bandes dessinées ou dans les jeux vidéo, où l'homme et la femme ont des caractères complètement stéréotypés : l'homme agressif et violent et la femme passive, avec des seins et une bouche énorme. Donc des clichés de femmes et des clichés d'hommes. Cela me paraît important de jouer une nouvelle carte par rapport à notre société en proposant ces modèles différents et en critiquant ceux qui nous sont proposés trop souvent.

M. C. : Et que répondez-vous à ceux qui affirment que tout cela n'est que du narcissisme ?

Orlan : Je suis contente que vous me posiez cette question. Les détracteurs, que ce soit pour mon travail ou sur celui d'autres artistes qui travaillent avec leur image, disent : « C'est trop narcissique, c'est trop exhibitionniste ». Pour moi, cette affirmation est absolument ridicule. On dit pas cela de Johnny Hallyday, ou de Michael Jackson. On ne dit pas : « C'est terrible, il était devant 15 000 personnes en délire. Il changeait de costume sans arrêt. Il y avait des éclairages magnifiques sur lui, il se touchait le sexe, il se trémoussait dans tous les sens. Quel narcissisme, quel exhibitionnisme, que tout cela est mauvais ! » C'est incroyable, personne ne va dire cela, et c'est pourtant de l'art mineur. Alors pourquoi, tout à coup quand on passe à un autre type d'art, le narcissisme et l'exhibitionnisme deviendraient-ils quelque chose d'insupportable ? Il faut que l'on ait tous un peu de narcissisme, sinon on serait incapables de vivre. L'ouvrier du coin, qui à 7 heures vient boire son verre de blanc au bistro, en faisant de bons mots sur les femmes qui sont là et sur ce qu'il a vu à la télé la veille, c'est aussi une certaine dose d'exhibitionnisme et de narcissisme qui le fait

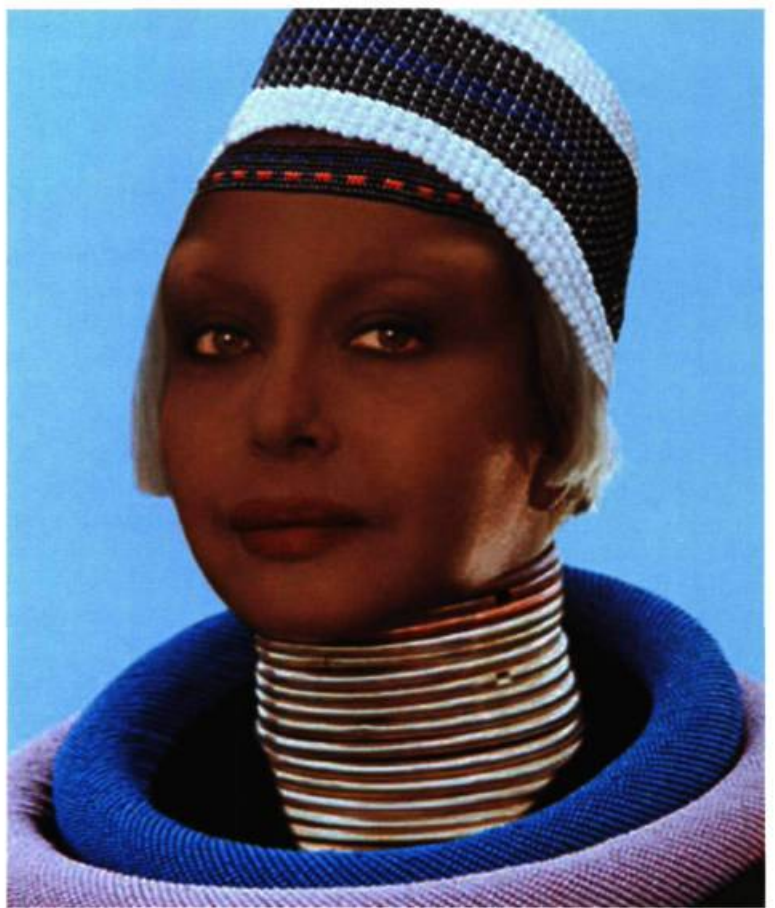


Orlan, *AFRICACOL 9*, 2000. Masque Mbangu moitié noir moitié blanc visage de femme euro-stéphanoise avec bigoudis. Photographie numérique, page papier photographique • Picto • Lyon ; 1,25 m x 1,56 m, traitement numérique : Jean-Michel Cambilhou pour « Janvier » de « Janvier », Paris.

15

Orlan, *INITIATION*, 2002. Masque de société d'initiation Fag Gaban et photo de femme euro-stéphanoise ; photographie numérique sur papier photographique • Picto • Lyon. Traitement numérique : Jean-Michel Cambilhou pour « Janvier » de « Janvier » ; 1,25 x 1,56 cm.

Orlan, *AFRICA 1*, femme-giraffe Ndebelé nguni Simbahwe et visage de femme européenne, 2000. Photographie numérique sur papier photographique « Picto » Lyon.
 Traitement numérique : Jean-Michel Cambilhou pour « Janvier » de « Janvier », Paris.
 Crédit photographique : François Guesnet pour la photo de la femme Ndebelé.



parler et parader devant tout le monde ! Le problème n'est pas là. Quel que soit le moteur de ce que l'on fait, l'important c'est ce qui est produit. Il faut se poser la question : « Est-ce que le produit est une chose intelligente et intéressante ? » C'est exactement comme les eaux d'une rivière qui suivent leur cours : elles font des torrents magnifiques à regarder. Mais on peut aussi avoir une démarche ingénieuse, de structuration, de fabrication, d'invention, faire des barrages et prendre toute l'énergie de cette eau pour alimenter des turbines, pour qu'il y ait des ordinateurs et de la lumière. Tout cela part de la même énergie, du même dispositif mais après, il s'agit de savoir ce qu'on en fait. Il faut chercher comment faire pour que cette énergie passe dans un certain nombre de retenues, de filtres et devienne complètement autonome par rapport au lieu d'où elle est partie. D'une manière générale, pour parler de la critique de mon travail, mes pires détracteurs, ceux qui hurlent, ceux qui ont des réactions épidermiques qui, s'ils entendent une de mes conférences ou s'ils prennent la peine de se rendre dans une expo ou de lire un livre sur mon travail, deviennent souvent aussi mes meilleurs amis, ceux qui me soutiennent le plus. Et il y a évidemment des gens que je ne convaincrs jamais : en art, c'est rare de faire l'unanimité. Il est vrai que mon travail est difficile; il est inconfortable pour tout le monde, y compris pour moi.

M. C. : *Il est d'ailleurs fascinant de noter, concernant justement la réception de votre travail, la récupération qui en est faite dans le débat sur les nouvelles technologies. Tantôt vous êtes perçue comme un Prométhée féminin, tantôt comme une dangereuse Chimère : on vous place soit du côté des défenseurs des nouvelles technologies, soit même du côté de leurs critiques. Où*

vous placez-vous vous-mêmes dans tout ce débat ?

Orlan : Je ne suis ni pour ni contre les nouvelles technologies. Cela m'étonne toujours qu'on dise que je suis contre les nouvelles technologies. Les personnes qui sont contre les nouvelles technologies ne s'empêchent pas de prendre l'avion ou la voiture. C'est ridicule. Ces technologies font partie de l'environnement de notre temps avec lequel on doit travailler et réfléchir. Moi, tous les jours, je suis devant mon ordinateur : je ne vais pas faire comme si, tout à coup, cela n'existait pas. Et même si cela a quelques inconvénients, il y a aussi plein de points positifs. Quant aux manipulations génétiques, elles sont comme un marteau : avec un marteau, je peux tuer quelqu'un ou construire ma maison. Le problème, c'est l'idéologie qui est derrière. On peut et l'on doit utiliser les nouvelles technologies pour améliorer le corps humain, tout en gardant une distance critique. La chirurgie est aussi une nouvelle technologie : c'est un moyen de notre temps, un des possibles. Je détourne la chirurgie de son utilisation habituelle, qui imprime sur la chair les standards de beauté et l'idéologie dominante, pour en faire plutôt une utilisation positive. J'essaie de travailler sur l'idéologie, tant concernant les nouvelles technologies que dans l'acceptation de la différence. J'essaie de faire avancer les choses, de faire que les yeux soient ouverts sur le monde, que les êtres humains acceptent l'autre et acceptent la différence.

ENTREVUE DIRIGÉE PAR MAXIME COULOMBE

NOTE

¹ Les *Interventions* sont des conférences données par Orlan et qui constituent, pour elle, la continuation des opérations-performances des années 90. Expliquant, présentant et mettant en contexte les opérations, ces conférences veulent réactualiser leur visée subversive.